

pour faire feu tous deux une seconde fois. Sous les oscillations et les écarts de l'embarcation, viser n'était pas chose facile.

Cependant les tireurs avaient réussi à se remettre en mesure, quand un espace plus large, laissé entre la poupe du canot et le mufle gigantesque de l'obstiné nageur, prouva que la fatigue ou le découragement commençait à s'emparer de lui.

— Hardi sur l'aviron ! cria de nouveau l'Espagnol ; la vermine perd du terrain.

Les rameurs redoublèrent d'efforts, et la distance s'agrandissait de plus en plus.

— Encore, encore ! là... bien... Arrêtez-vous un instant tous deux, s'il est possible, pour que je puisse viser ce diable enragé à l'endroit où je vois briller son mufle noir sous ses longs poils.

— Non pas, non pas, s'écria vivement le Canadien et sans se rendre au désir de son compagnon ; gardez votre balle pour cet Indien qui arrive sur nous au galop.

Le canot flottait en ce moment entre des rives plus basses, qui permettaient, malgré les ténèbres de jeter un coup d'œil dans la plaine. Des ombres noires de chevaux et de cavaliers bondissaient parmi les hautes herbes. Un autre danger, plus immédiat allait rendre plus périlleuse la situation précaire des navigateurs.

L'ours avait ralenti ses efforts, nous venons de le dire ; mais c'était pour changer de tactique : il s'était dirigé en ligne oblique vers la rive.

— Abordez en diagonale, Bois-Rosé, cria Pepe, qui suivait tous les mouvements de la bête furieuse, ou l'animal va nous couper le chemin et nous attaquer par l'avant.

Rayon-Brûlant jeta un coup d'œil de côté, et il vit en effet l'ours fendre l'eau à quelque distance de la terre. Le Comanche poussa l'embarcation sur la droite, vigoureusement secondé par Bois-Rosé, que l'avertissement de l'Espagnol avait trouvé prêt à s'y conformer. Ce fut en ligne oblique aussi que le canot vola vers le rivage, et, au moment où l'ours s'élançait à terre, le jeune Comanche, sa carabine à la main, y sautait de son côté.

— Au large ! dit-il à Bois-Rosé. Que l'aigle laisse faire un guerrier sans peur.

L'Indien et l'ours avaient pris terre sur le même bord, à une distance d'à peu près vingt pas l'un de l'autre.

Les préparatifs de combat du Comanche étaient trop simples pour lui faire perdre plus de quelques secondes. Tandis que l'ours s'avavançait à ce trot familier à son espèce, Rayon-Brûlant s'assit par terre avec un calme qui excita l'admiration de Bois-Rosé lui-même, car la vie du jeune Indien allait dépendre d'un faux mouvement, d'un long feu de son fusil, ou d'autres circonstances indépendantes de l'homme le plus intrépide. La crosse de sa carabine contre son épaule, le canon le long de sa joue, et prêt à faire feu, l'Indien immobile attendit.

Presque égal en grosseur à un bison, le gigantesque et féroce animal, la terreur des Prairies, s'avavançait

en retroussant ses lèvres sanglantes au-dessus de ses terribles dents blanches.

Le fusil du Comanche suivait lentement ses mouvements ; puis, quand la bouche du canon toucha presque son énorme mufle, le coup partit. Le colosse s'affaissa ; mais entraîné par l'impulsion de sa marche, il eût écrasé l'Indien sous son cadavre, si celui-ci, la gâchette à peine lâchée, ne se fût replié sur lui-même avec la merveilleuse élasticité d'un *clown*, et ne se fût retrouvé sur ses jambes à six pas de là, et le couteau à la main.

L'Indien jeta un regard d'orgueil sur son ennemi gisant sur le sable ensanglanté, et coupant rapidement, avec toute la dextérité d'un veneur habile, la patte énorme de l'ours gris à la première jointure, il vint reprendre sa place dans le canot.

— Rayon-Brûlant est brave comme un chef, dit Bois-Rosé en pressant la main du Comanche. L'Aigle et le Moqueur sont fiers de leur jeune ami. Son cœur pourra se réjouir, car la Fleur-du-Lac sourira en voyant les preuves de son courage.

Les yeux du jeune Comanche étincelèrent d'une fierté joyeuse que faisait naître dans son cœur le compliment de Bois-Rosé, et surtout l'espérance qu'il y éveillait.

L'Indien poussa une exclamation brève et se remit à ramer : car les Apaches galopant dans la plaine semblaient vouloir, comme l'ours gris, avant eux, couper aux navigateurs le chemin de la rivière.

CHAPITRE XIII

ENTRE DEUX FEUX

L'endroit où les Indiens paraissaient se diriger pour attendre le canot au passage était parsemé de bouquets de saules et de frênes, sous lesquels ils devaient trouver l'occasion d'attaquer les navigateurs sans aucun danger pour eux-mêmes. Il était donc important d'atteindre ce poste avant les Apaches, ou, s'ils s'y établissaient les premiers, de ne pas s'engager dans ces dangereux parages.

Les deux Comanches avaient relayé le Canadien et Rayon-Brûlant, qui, la carabine en main, ainsi que Gayferos et Pepe protégeaient les deux rameurs.

Les Apaches avaient à parcourir un immense demi-cercle sur tous les points duquel ils étaient à peu près tous hors d'atteinte des balles : le canot n'avait, pour ainsi dire, qu'à franchir une ligne droite, la corde de cet arc.

— Quand je vous dis que ces Indiens paraissent apportés dans les Prairies par les ailes du vent, comme j'ai ouï dire, dans mes voyages sur la côte d'Afrique, que le simoun apporte des sauterelles, ai-je tort ? demandait à Pepe le Canadien irrité de ce nouvel obstacle.

— Si je ne me trompe, répondit l'Espagnol, quoique je ne nie pas que ces coquins ne soient comme l'une des plaies d'Égypte, nous ne devons pas être étonnés de voir ceux-ci sur nos traces. Regardez là-bas ce cheval pie dont on peut distinguer la couleur malgré les ténèbres, et qui bondit sous son cavalier